

Les amants d'octobre



**Daniel Galmier**

# **Les amants d'octobre**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Ce roman est l'adaptation par l'auteur, de son scénario « Octobre » qui a obtenu en 2004 le « Trophée du premier scénario » attribué par le CNC.

© Les Éditions du Net, 2022  
ISBN : 978-2-312-12215-1

# Printemps – Été 1961

*Lundi 5 juin*

La sirène retentit. Comme il avait dérivé, il dut nager contre le courant avant de pouvoir se hisser sur le rebord de pierres qui longeait la Seine.

Un genou encore au sol, il se saisit à la hâte de la serviette de bain qu'il avait laissée sur son sac de toile et s'essuya, face à l'usine d'où s'échappaient les toutes premières rumeurs matinales. Puis il s'accroupit pour retrouver son souffle.

Alors que le courant emportait au loin les dernières ténèbres, la sirène se déclencha une seconde fois. Il était cinq heures trente : les portes de « la Régie » n'allaient pas tarder à s'ouvrir. Il s'habilla rapidement et alla chercher la bicyclette qu'il avait laissée contre le mur près des escaliers qui menaient aux quais.

L'unité 184 était l'un des divers ateliers d'assemblage de la régie Renault. L'endroit était percé d'une longue et haute verrière d'où émanait une lumière brulante. Écrasés par la chaleur, les ouvriers s'y activaient en silence : d'un côté de la salle, une dizaine de femmes manipulaient des pinces dans des sièges-auto aux ressorts apparents, comme une légion de chirurgiennes opérant des ventres ouverts. À l'autre bout, une vingtaine d'hommes travaillaient assis, courbés sur leur tâche.

Quand la grande horloge indiqua dix heures quinze, il ne lui restait plus une seule vitre à gagner. Il se redressa, étira ses vertèbres douloureuses et tendit ses mains devant lui en les secouant pour leur redonner leur souplesse. D'un regard circulaire, il considéra ses

collègues qui continuaient à s'activer. Il retira ses gants et d'un geste las, il les jeta au sol.

L'attention que chacun portait à son travail s'intensifia quand la silhouette massive du contremaître apparut à l'entrée. Dès qu'il le vit, assis sans rien faire, ses gants abandonnés par terre, le responsable de l'atelier se dirigea tout droit sur lui en affichant la mine sévère qu'il réservait à ce genre de « traîne-savate ». Une fois à sa hauteur, il jeta un œil perplexe dans la caisse. Il souleva plusieurs vitres avant d'en sortir une au hasard qu'il observa attentivement à la lumière des néons. Du bout des doigts, il lissa la gaine de caoutchouc noire qui la bordait. Visiblement comblé, il la reposa bien à plat sur la pile et prit un air goguenard.

– Comment que tu t'appelles ?

– Ahmed.

– Ça, j'aurais pu m'en douter... Ahmed comment ?

– Ahmed Lazri.

– Ben mon vieux ! T'as bouffé du chameau ce matin, Ahmed Lazri ? Ou quoi ? Bon, allez ! Y'a du retard au magasin. Y'en a pour une demi-heure au moins. Va prendre ta pause !

Ahmed se leva, balaya du revers de la main les minuscules débris de verre qui constellaient son pantalon et sortit de la pièce.

Une fois dans le couloir, à l'abri des regards, il sortit un paquet de Françaises de sa poche. Il était vide. Il le jeta dans un coin en s'éloignant d'un bon pas.

Lorsqu'il pénétra dans les vestiaires, les lampes étaient éteintes. La lumière du jour y pénétrait par des sortes de meurtrières, en de fines raies acérées qui tombaient du ciel comme des lames. Il s'avança en silence dans le labyrinthe des placards en ferraille. Soudain, entre deux rangées, il vit quelqu'un de dos, accroupi devant une armoire qui glissait furtivement des objets sur une des étagères. L'homme se leva, claqua sa porte et tourna la tête dans sa direction en cherchant son regard dans la pénombre. Ahmed poursuivit son chemin. Tandis qu'il marchait, il entendit les pas l'accompagner de

l'autre côté. Lorsqu'il s'immobilisa face au meuble à son nom, l'écho s'interrompit également. Il s'agenouilla et pendant qu'il fouillait à l'intérieur, le claquement des chaussures sur le sol recommença, circulaire cette fois. Tout en sortant un paquet de cigarettes de ses affaires, il lança un coup œil de travers : l'homme se tenait dans l'enfilade des armoires, à l'affût de chacun de ses gestes. Il remarqua sa salopette grise et le masque de protection qui pendait à son cou : la tenue de travail de la section « peinture ». Il détailla son visage. Il ne lui était pas inconnu : avec son regard perçant et ses manières un peu distantes, il avait déjà attiré son attention à plusieurs reprises. Il se souvint qu'il lui avait même trouvé une certaine distinction : la quarantaine, les cheveux denses et bien noirs, une fine moustache, toujours bien habillé quand il arrivait le matin et quand il quittait l'usine le soir. Il s'appelait Mourad.

Tout en se dirigeant vers la sortie, Ahmed réalisa que l'ouvrier l'y attendait dans la pénombre, tranquillement adossé au chambranle de la porte. Le jeune-homme marqua un court arrêt et sans le quitter des yeux, d'une main légèrement tremblante, il attrapa une cigarette dans l'étui et la porta à ses lèvres. Puis il reprit sa progression d'une démarche faussement assurée.

Dès qu'Ahmed fût à sa hauteur, Mourad agrippa son bras au passage, sans agressivité, mais fermement. Le jeune homme s'arrêta et le fixa en affichant un air surpris.

– Dis-moi Ahmed. C'est bien Ahmed ton nom ?

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– T'as vu quelque chose ?

Ahmed avala sa salive. À l'intensité de sa voix, il sentit qu'il ne pourrait pas se permettre de répliquer à la légère ni de contourner la question. Alors il répondit que oui.

Mourad avança son visage et planta son regard dans le sien.

– Qu'est-ce que tu as vu ?

Sans sourciller, Ahmed sortit le paquet de Françaises de sa poche, en potota le fond et lui tendit.

– J'ai vu que tu es venu chercher des clopes dans ton armoire et que tu n'en as pas trouvées. Tiens ! J'ai les miennes. Sers-toi.

Le peintre prit une cigarette et attendit. Ahmed tendit un briquet allumé devant lui.

Sans le quitter des yeux Mourad dit :

– Tu sais, tout ce qu'on fait, c'est pour nous tous. C'est pour toi, pour ta famille.

Les choses étant dites, il planta la cigarette dans sa bouche et s'avança dans la lumière tremblotante de la flamme. Ahmed regarda les multiples visages rougeoyants de l'homme se tordre douloureusement devant lui : il sut aussitôt qu'aucun ne lui était acquis.

– Je sais. Lança-t-il. Et il tourna les talons.

Alors qu'il s'engageait dans le couloir, il pouvait presque sentir les deux yeux de Mourad fichés dans son dos, comme deux minuscules crochets qui à tout moment lui permettraient de le ramener jusqu'à lui.

*Samedi 10 juin*

Tel un fruit trop mûr, le lourd soleil rouge s'était enlisé au beau milieu de la cité de la « Folie », encore toute fumante de la chaleur de la journée. Les masures s'étaient à perte de vue en une suite désordonnée de planches disjointes, de tôles et de morceaux de cartons goudronnés qui suintaient de toutes parts. Les ruelles crevasées serpentaient entre les cabanes. Tout autour, par-delà les baraquements, un désert d'ordures s'étendait, rythmé çà et là par des collines de déchets industriels, de gravats et de boues à l'odeur âcre. Au loin, comme seule perspective, les premiers immeubles d'une future cité HLM : des tours de béton hérissées de grues et plantées dans le paysage comme une armée inanimée.

– Ce qu'ils veulent savoir, c'est comment tu gagnes ta vie en France, pas au bled ! T'es ouvrier ? On marque : « Ouvrier ! »

La table rafistolée autour de laquelle étaient installés les deux hommes reposait sur un monticule de terre haut de plusieurs mètres,



d'où ils pouvaient voir un peu la route. L'air était brulant et la faible brise ne faisait que remuer la chaleur. Accroché à la haie de ronces qui courrait derrière eux, un chiffon graisseux battait mollement comme un fanion de défaite.

Sourcils froncés, Ahmed fixait son interlocuteur en tapotant nerveusement la pointe du stylo devant lui. Comme le font parfois les mauvais élèves pour compenser leur ignorance, Omar afficha un zèle de circonstance, en écarquillant exagérément les yeux sur les signes qui s'alignaient sur le papier.

– Tu comprends Ahmed. Mon métier, c'est paysan. Ç'a toujours été paysan. Ici, je trouve pas de travail. Tu comprends ? Je sais pas lire. Tu le sais. Parce que si je savais lire, je saurais écrire sûrement et je ne te demanderais pas de remplir les papiers.

Ahmed, excédé, leva la tête et détourna les yeux.

Conduit par la crête que formait l'alignement des toitures, son regard fila au-dessus des baraques pour se poser sur un vieillard qui vagabondait en claudiquant sur l'étroit chemin qui traversait la cité. Il reconnut monsieur Lakhdar, comme on l'appelait avec respect. Le patriarche avançait courbé en avant sur un tabouret de bar amputé d'un pied, dont il se servait comme d'un déambulateur. Une gamine de cinq ou six ans, vêtue de propre, trottinait à côté de lui. Elle charriait derrière elle un lourd filet à provisions qui amassait dans son sillage toutes sortes de saletés, accrochées ensemble en une longue traîne grise.

Ahmed se tourna vers Omar en prenant un air blasé.

– Bon, tu sais quoi ? On n'a qu'à écrire : « Paysan à Nanterre. »

– Oui ! Oui ! C'est ça : « Paysan à Nanterre » ! Là, je te suis Ahmed. Comment j'ai fait pour ne pas savoir que c'est ça la solution : paysan à Nanterre ! Ça parle très bien ça : paysan à Nanterre ! C'est comme si j'y étais ! Merci Ahmed. Tu me sauves la vie, parce que moi les papiers, je sais pas bien je...

Sans sourciller, Ahmed poursuivit, plus sérieux que jamais :

– C'est vrai pourquoi on n'y a pas pensé avant ? On aura qu'à dire que tu élèves du bétail. Hein ? Comme ça, ça fera plus vrai...

Qu'est-ce que tu aimerais qu'on dise que tu élèves comme bêtes ? T'as le choix : chèvres, vaches, moutons...

Omar ouvrit de grands yeux et laisse tomber sa mâchoire inférieure, en révélant une rangée de dents gâtées.

– Ben, je ne sais pas moi Ahmed... Qu'est-ce qu'y faut dire, pour que ma fille elle va bien à l'école et tout ça ? C'est tout ce que je demande.

– Omar. Regarde un peu autour de toi. Qu'est-ce que tu vois ?

– J'vois la Folie tout autour. Ouais la Folie. C'est bien ça que j'vois Ahmed. J'vois la Folie. Cette saleté de bidonville !

– Regarde plus loin.

– Plus loin ?

Il écarquilla les yeux devant lui, mais ne trouva rien qui ne mérite qu'il s'y attarde. Son regard alors, se porta sur le vieillard, toujours suivi de la petite, qui continuait sa lente avancée entre les baraques.

– Plus loin, par là-bas, je vois monsieur Lakhdar qui s'en va chez lui avec Fadhila, qui le suit avec les commissions et que c'est bien lourd pour elle *meskina* ! Voilà ce que je vois. Et puis encore là-bas derrière, je vois les logements qu'ils ont construits pour les autres. Je vois que ça Ahmed... La misère...

– Et des champs tu en vois quelque part des champs ?

– Des champs je n'en vois pas Ahmed. Ici on est à Nanterre. Il n'y en a pas des champs à Nanterre. Si ?

Ahmed tapa du poing sur la table et haussa la voix, si bien qu'Omar, surpris, faillit tomber de sa chaise.

– Alors pourquoi tu veux qu'on dise que t'es paysan à Nanterre ! S'il y a pas de champs, il n'y pas de paysans ! T'es vraiment bête ou quoi ! T'en vois-toi des paysans à Nanterre ? Si tu veux que ta fille s'inscrive, il faut que...

Omar tourna la tête vers lui et fronça un peu les sourcils en plissant les yeux, écrasé sous le poids de tant de questions sans réponses.

Sa colère fauchée par cette naïveté désarmante, Ahmed baissa la voix.

– Excuse-moi Omar. Il faut que je retourne au bled... La France, c'est fini pour moi... T'en connais des Français toi ?

– Non. Pour quoi faire ?

– On travaille pour eux... On vit chez eux... Et on n'en connaît pas. Tu trouves ça normal toi ?

– Ben oui. T'as vu dans quoi on vit. Ils voudraient pas venir... Au Bled, j'en connais plein des Français moi !

Soudain, les cris d'une femme retentirent depuis les baraquements. Puis, un long silence se fit, à peine trahi par le sifflement du vent.

Ahmed remarqua un nuage de poussière qui s'élevait sur la route. Il poussa le formulaire devant lui sur la table.

– Tiens ! Prends ça ! On continuera plus tard.

– Qu'est-ce qu'il y'a ?

– Je sais pas. Peut-être rien.

Des portes claquèrent. Des braillements se multiplièrent en se répondant de part et d'autre de la Cité.

Ahmed se leva et porta son regard au loin. Son expression s'assombrit.

– Ramasse tes affaires ! Fissa !

Omar se saisit de la feuille, la plia avant de la glisser dans sa poche et lança à son tour un regard inquiet sur les environs. Il pointa du doigt l'entrée du bidonville où une 4L beige venait de s'arrêter dans la poussière étincelante, sous les rayons rasants du soleil.

– Là !

Sans se concerter, les deux hommes s'élancèrent chacun de leur côté, en direction des baraquements.

Ahmed sillonna les ruelles. La plupart des ouvertures avaient été barricadées avec tout ce qu'on avait trouvé : ficelles, chaînes, carton, journaux... Des portes ou des volets claquèrent. Des femmes traînaient des enfants qui bredouillaient, tout étourdis par les mots cinglants qui fusaient au-dessus de leur tête : « Ils arrivent ! » « Vite ! » « Fermez tout ! » Certains, en guise de saufconduit,

griffonnaient à la hâte, avec un morceau de charbon sur les parois de leur cabane : « Marocain », « Tunisien ».

Il se faufila en courbant l'échine entre deux rangées de pauvres bâtisses arc-boutées les unes contre les autres et tira sur un bout de corde qui dépassait entre deux planches disjointes. Une porte s'ouvrit et il disparut dans l'obscurité d'une pièce de quatre ou cinq mètres de large. Il enjamba la paillasse qui en constituait le mobilier principal et s'avança dans la partie opposée de l'espace : sur une étagère de fortune, il se saisit d'une boîte à sucre rouillée. Il en extrait quelques billets de banque et les plia d'un geste nerveux en cherchant désespérément une cachette autour de lui. Ses yeux se posèrent sur le providentiel tapis berbère en lambeaux qui recouvrait le sol.

D'un mouvement souple, il s'approcha de la fenêtre et écarta le tissu crasseux qui faisait office de rideau. Sur la vitre opaque, il vit s'imprimer une à une, trois taches grises, trois silhouettes aux formes indéfinissables qui flottaient vers lui en enfant.

Il s'assit devant la table où se trouvaient un gobelet vide et une bouteille d'eau. Il le remplit avec nervosité en fixant la porte.

Lorsque des coups répétés retentirent, sa gorge émit en réponse un son fluet que lui-même ne reconnut pas.

Les trois hommes entrèrent les uns derrière les autres.

Kader s'avança le premier dans la pénombre, en familier, sans une hésitation et sans un mot. Ahmed s'immobilisa, comme si cela pouvait suffire à maintenir le danger à distance. Kader tira le tissu qui protégeait la fenêtre. La lumière transperça l'espace de part et d'autre. Ahmed tourna les yeux vers son visage anguleux qui se découpait en ombre chinoise devant l'ouverture, comme taillée à la hache dans un bloc de charbon.

Mokhtar, le deuxième homme, se tenait devant la porte, laissant trainer son regard trouble tout autour de lui. L'autre qui s'appelait Krim, Ahmed n'eut pas le temps de le voir avant qu'il ne se glisse derrière lui en silence. Veillant à ne rien laisser transparaître de l'appréhension qui montait en lui, Ahmed désigna une chaise du bout des doigts.

Kader sourit à cette invite, s'avança d'un pas tranquille et s'assit face à lui.

– Ça va ? Tu travailles chez Renault d'après ce qu'on m'a dit. C'est bien. Un bon travail.

– Oui ça va.

– Et ton père ? Comment ça va ?

– J'ai pas beaucoup de nouvelles, mais je crois que ça va un peu mieux. Il ne peut toujours pas travailler.

– Ça me ferait plaisir de le revoir un jour. On a passé de bons moments ensemble dans le temps. Passe-lui le bonjour si t'as l'occasion.

– In chah Allah.

Kader se tue et, en guise de transition, il détourna le regard pour le plonger une fraction de seconde dans l'obscurité de la pièce. Le temps s'arrêta.

Quand les yeux de Kader revinrent sur lui, ils étaient gorgés des ténèbres et des miasmes environnants. Il reprit d'une voix dure qui tranchait avec le ton amical des premiers instants.

– Tu as l'argent ?

Il ne répondit qu'après quelques secondes...

– Cent milles c'est beaucoup. Ma sœur, Ouria, a été malade le mois dernier. J'ai dû envoyer plus pour le médecin... Et puis je dois rentrer au bled. Comment je vais payer le billet du retour ?...

Kader fit un signe de la tête. Krim, qui depuis le début n'attendait que ça pour entrer en scène, se saisit des bras d'Ahmed, les tira en arrière et les lui maintint fermement dans le dos. En un éclair, Kader avait sorti un « cran d'arrêt » de la poche de son pantalon, en avait fait jaillir la lame et l'avait appuyé contre son cou. Puis d'un mouvement vif, il l'avait glissé d'un côté à l'autre de sa gorge, en accompagnant son geste d'un sifflement suggérant le métal tranchant la chair. Au moment où le fil acéré de l'arme fila sous son menton, il ferma les yeux et ses dents claquèrent les unes sur les autres. Surpris de n'avoir ressenti aucune douleur, il rouvrit les yeux : le visage de son interlocuteur se trouvait à